

Le régime de Guy Patin : de l'enseignement à la polémique *

The regimen sanitatis of Guy Patin

par Magdalena KOZLUK **

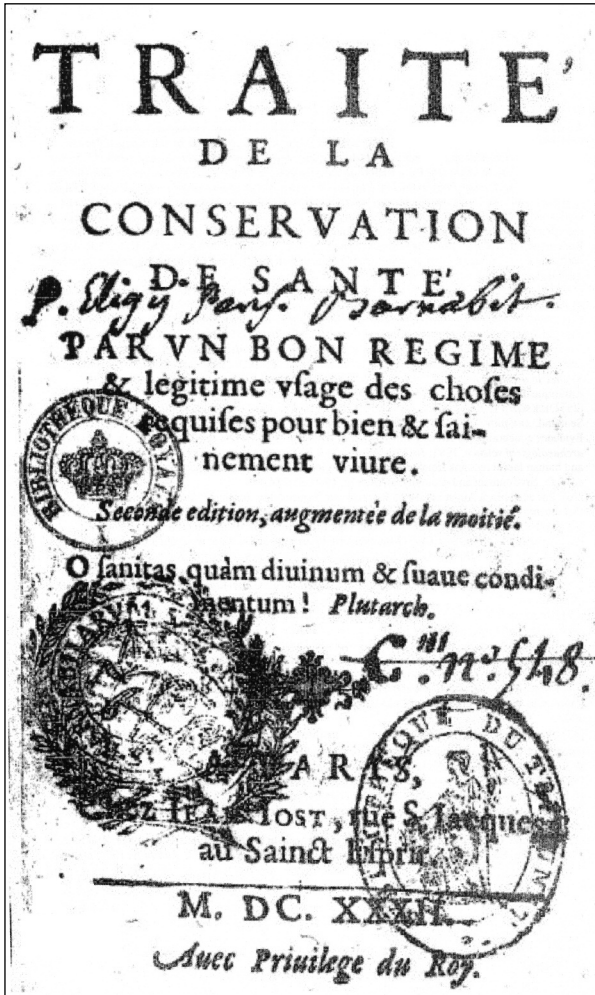
En travaillant sur les régimes de santé au seuil de la modernité, on ne peut pas passer indifférent à côté d'un ouvrage curieux, d'une taille modeste (126 pages), celui de Guy Patin (1601-1672), docteur régent et doyen de la Faculté de médecine de Paris, professeur au Collège royal de France. *Le Traité de la conservation de santé* (1) s'inscrit sans aucun doute dans la grande lignée des *regimina sanitatis*, genre médical connu et apprécié depuis l'Antiquité. Le médecin parisien y adopte fidèlement le schéma fixé par le patrimoine médiéval qui basait sur les "six choses non-naturelles" (2). Cependant, au cours de la lecture, nous remarquons que la structure du traité n'est pas bien proportionnée et que, à différents endroits du texte, l'auteur se laisse facilement entraîner par toutes sortes de digressions qui visent en général à "refuter l'effronterie des coureurs et pipeurs d'aujourd'hui" (*GP*, p. 57) dans le champs de la médecine. C'est ainsi que le régime de Patin non seulement devient pour nous une source d'informations précieuses sur les réalités alimentaire et médicale de l'époque, mais aussi nous fait découvrir la *persona* du médecin qui désire, à l'image de ses grands prédécesseurs diététiques, instruire le lecteur sur l'art de la *diata* (3) et prendre position dans les controverses d'actualité. Nous analyserons dans un premier temps les sources littéraires aussi bien que médicales que Patin utilise dans son ouvrage. Si l'ancienne médecine constitue bien évidemment la charpente scientifique de ce traité, nous voyons néanmoins que les noms de médecins contemporains surgissent çà et là dans le texte. Et, bien que la présence de ces derniers ne pèse pas lourd dans l'ensemble, il sera intéressant d'envisager les circonstances dans lesquelles Patin fait appel au savoir des médecins plus modernes que Hippocrate et Galien. Dans un deuxième temps, nous essaierons de voir quels sujets de controverse animent la veine polémique de Patin au point de lui faire suspendre ci et là son discours médical.

Le savoir des anciens

Le savoir que Patin transmet à ses lecteurs s'appuie sur l'autorité de Galien. Dans presque chaque chapitre du traité nous trouvons des conseils galéniques qui visent les qualités soit de l'air (*GP*, p. 4, 8, 9), soit du pain (*GP*, p. 11-12), des fruits (*GP*, p. 16),

* Séance de novembre 2016.

** Ul. Witkacego 9, bl. 54 m. 13 95-100 Zgierz, Pologne.



des poissons de rocher (GP, p. 41), soit encore celles de la viande de porc (GP, p. 45). La référence au maître de Pergame apparaît trente deux fois tout au long du texte pendant que le nom du maître de Cos y figure seulement douze fois (4). Le discours est parfois interrompu par de petits récits à caractère anecdotique qui, cités d'après Pline, Plutarque, Athénée, Appian Alexandrin ou Albert Le Grand, viennent enrichir la théorie médicale ancienne portant sur tel ou tel produit (5). Ces digressions n'embellissent pas seulement la parole scientifique de Patin, comme c'est le cas à l'époque, mais elles deviennent avant tout une source de savoir sur différents facteurs de notre régime (eau, vin, sommeil, passions de l'âme). Notons cependant qu'en alléguant les autorités nécessaires à renforcer sa thèse, Patin renverse l'ordre chronologique des auteurs et donne ses références en allant à rebours ; il cite ainsi les noms des médecins les plus actuels pour en finir par les plus anciens (Matthiolo (6),

Dalechamps (7), Pline, Theophraste etc.) (GP, p. 28). Il ne manque pas non plus, dans le traité, d'accents purement poétiques, tels les vers de Virgile (*Les Géorgiques*, II, 126-130) qui louent les qualités merveilleuses du citron (8) ; les vers de Martial (*Épigrammes*, V, LXXVI) qui soulignent l'importance des habitudes alimentaires et leur influence sur notre santé (9) ; ou encore un fragment d'une satire de Juvénal (*Satires*, V : 147-148) qui blâme la consommation des champignons (10). Le lecteur trouvera occasionnellement le nom de Platon (GP, p. 69, 86), d'Aristote (GP, p. 12, 46, 74, 94) ou celui d'Épique (GP, p. 114). Parfois aussi, rien que pour allécher la curiosité des lecteurs, Patin cite les vers connus d'Ovide (*Mét.*, VI : 349) *usus communis aquarum est* (11) ou *nam uitium capiunt, ni moueantur aquae* (12) (*Pontiques*, I, 5 : 6) sans pourtant révéler le nom de leur auteur. Mais, du point de vue de l'abondance des sentences, des allusions et des exemples d'origines multiples, le régime de Patin n'égale pas les grands régimes du début du XVIIème

siècle : ni celui de Joseph du Chesne, sieur de la Violette (1544-1606), chimiste, médecin et diplomate (13), ni celui de Nicolas Abraham de la Framboisière (1560-1636) (14). Nous oserons même avancer que, sous cet angle, son texte n'égale pas non plus les régimes des médecins contemporains peu connus, voire inconnus, comme Pierre Jaquelot, médecin bourbonnais, auteur de *L'Art de vivre longuement, sous le nom de Médée* (15). Bref, ce n'est donc pas la littérature qui anime le discours de Patin, ce qui est d'ailleurs décevant étant donné l'érudition de Patin omniprésente dans ses *Lettres* et son "amour de l'imprimé lié à l'obsession non seulement de posséder, mais aussi d'avoir lu et retenu tout ce qui se publiait sur les nombreux sujets qui l'intéressaient" (16).

Le savoir des modernes

Comme nous l'avons signalé au début, les noms des anciennes autorités médicales s'entremêlent, dans ce traité, avec ceux des médecins modernes. Ces derniers y apparaissent à différentes occasions et méritent, dans l'esprit de Patin, le statut de "graves Auteurs" (*GP*, p. 8). La présence ou l'absence d'adjectifs qualificatifs accompagnant certains de ces noms apporte un éclaircissement sur les goûts professionnels de l'auteur lui-même. Par exemple, Patin renvoie d'une manière toute neutre aux travaux d'importance majeure que sont les *Commentaires* de Matthiole sur Dioscoride (17) (*GP*, p. 28, 63, 93) ou l'*Histoire des plantes* de Jacques Dalechamps (18) (*GP*, p. 28). De la même façon, il évoque aussi les autorités du siècle précédent, tels Jules César Scaliger (1484-1558) (*GP*, p. 51) ou Louis Duret (1527-1586) (*GP*, p. 55, 62). En revanche, nous avons l'impression que Patin n'arrive pas à dissimuler ses préférences pour les représentants du milieu parisien du XVI^{ème} siècle, par exemple Jean Fernel (1497-1558) qu'il nomme "notre grand Fernel" (*GP*, p. 28), aussi bien que pour des médecins plus récents. C'est ainsi que René Moreau (1587-1656) est désigné comme un "excellent Medecin de Paris" et ses *Commentaires sur l'école de Salerne* sont qualifiés de "beaux" et "doctes" (19) (*GP*, p. 8). Patin ne cache non plus son admiration pour Simon II Piètre (1565-1618) qu'il appelle "le plus sçavant en sa profession qui ait esté depuis Hippocrate et Galien" (*GP*, p. 19), ni pour le "sçavant Medecin de Paris" Jean de Renou (1568-1620) (*GP*, p. 83) dont l'anecdote sur une femme de Nemours (20), qui mangeait une demi drachme de poison chaque jour, est censée renforcer les conclusions de l'auteur sur l'importance de l'habitude en tant que notre seconde nature. D'ailleurs, le chapitre sur les venins de la *Pharmacopée* de Jean de Renou semble avoir profondément inspiré Patin, car, dans son régime, nous trouvons des passages entiers qui ont été repris sans la moindre modification (21). Tout compte fait, la référence aux maîtres à penser reconnus n'est jamais fortuite. Le médecin renvoie régulièrement ses lecteurs aux "grands personnages" (*GP*, p. 86), aux spécialistes qu'il juge plus compétents que lui ("j'ay tousjours appris de mes meilleurs maistres", *GP*, p. 53). Par exemple, dans le chapitre sur les qualités de l'eau, Patin n'en présente que les généralités pour assez vite céder la parole à "Monsieur Miron, Monsieur Aubray de Moulins, Dortoman de Montpellier (22), M. Massac et Monsieur Coussinot" qui ont avant lui amplement expliqué le sujet (*GP*, p. 89). Sur cette liste d'autorités modernes ne manquent pas non plus les noms de manieurs de "lithotomes" célèbres, tels que "Monsieur Giraut, M. Bonnet, Monsieur Colo" (*GP*, p. 52) dont le médecin loue la sagesse et le savoir-faire pendant les opérations des calculs rénaux dans la vessie. Notons aussi que Patin ne cite pas uniquement les noms. Fréquents sont aussi les cas où il renvoie les lecteurs aux sources, voire aux endroits précis dans les textes de références de l'époque. Quand il termine, par exemple, le discours sur le vin, en pressant

qu'il n'a pas exploité la matière de façon suffisante, il conclut en ces termes : celui "qui voudrait sçavoir du vin d'avantage, de ses qualitez, de ses differences, et divines vertus, lise Monsieur de la Framboisière, en son gouvernement de santé, liv. I, chap. 13 où il trouvera tout ce que les autres en ont dit" (*GP*, p. 91-92).

Digressions

Le régime envisagé contient des généralités sur les six choses non-naturelles. Or, la lecture du texte aurait été monotone ou même ennuyeuse si, à différents endroits, l'auteur n'avait pas inséré des passages qui animent le contenu de ce livre et font découvrir une autre facette de sa personnalité. Nous remarquons, en effet, que Patin se permet toutes sortes de digressions qui suspendent son discours de scientifique et font intervenir un tout autre registre. Parfois, ses remarques critiques prennent la forme d'une petite allusion. Et bien qu'elle soit courte, elle nous renseigne sur la couleur locale de l'époque. Prenons, par exemple, le passage sur le pain. Le médecin écrit : "le pain sans levain n'est pas sain, parce qu'il cause des obstructions, et est difficile à digerer. Le pain salé vaut beaucoup mieux que celui qui ne l'est pas, comme estant plus savoureux et plus agreable ; c'est pourquoi on fait mal à Paris de ne le point saler" (*GP*, p. 13) ; et de s'expliquer : "veu que de là naissent beaucoup de maladies, desquelles le peuple est affligé : et peut estre que là mesme se peut rendre la raison pourquoy les Parisiens plustost que d'autres peuples sont si sujets à la pierre, tant des reins que la vessie, de ce que leur pain n'est point salé" (*GP*, p. 13). Parfois, le médecin critique non seulement les habitudes alimentaires de ses compatriotes, mais aussi celles de leurs voisins. Les Suisses, par exemple, si l'on en croit Patin, abusaient de vin. Or, cet abus, comme chacun devait le savoir, était fort nuisible à la santé ; les Suisses ainsi "boivent tout leur saoul, de grands vins, desquels l'usage immodéré leur gaste le foye, le cerveau, le poulmon et autres parties, d'où naissent l'hydropisie, l'apoplexie, la goutte, les catharres, et infinité d'autres mal-heureux accidents, qui n'arrivent point à ceux qui vivent sobrement" (*GP*, p. 19-20).

À divers endroits du texte, Patin utilise force arguments et exemples pour convaincre les lecteurs de la justesse de son avis sur tel ou tel produit alimentaire. C'est ainsi que dans le chapitre qui porte sur les fruits, nous apprenons que "les cerises et les raisins bien meurs meritent le premier lieu d'honneur" (*GP*, p. 17), pendant que "les melons, concombres et citrouilles engendent un suc grossier, froid et de difficile digestion" (*GP*, p. 17). Ce dernier constat est ensuite richement illustré d'une série d'anecdotes que Patin a apprises par le biais de Platine (Bartolomeo Platina) et de son *Histoire des papes*, des *Chroniques* de Munster ou de Cardan (23). L'illustration de l'opinion défavorable sur les melons se poursuit ainsi sur deux pages, les exemples se multiplient et visent à terrifier le lecteur par leur caractère tragique et finalement le rendre conscient des troubles funestes que ce fruit risque d'engendrer dans le corps humain. D'ailleurs, le sujet des conséquences graves qu'entraîne la consommation de certains légumes tenait visiblement à cœur à notre médecin, car, à un autre endroit, Patin en tant qu'un grand ennemi des concombres, des champignons et du fromage, se contente de déclarer avec nonchalance : "Resteroit à dire quelque chose des champignons, s'ils le meritoient, mais n'ayans en eux aucune bonne qualité, j'advertiray seulement le Lecteur qu'avec grande verité on peut dire d'eux ce que disent quelques uns du concombre, quand ils sont bien cuits, bien tournez, et bien assaisonnez, ils ne sont bons qu'à estre jettez par la fenestre sans en guster ; ou comme l'on dit du fromage, que les meilleurs ne valent rien du tout" (*GP*, p. 35-36).

Le charlatanisme

Dans le traité, il y a aussi des cas opposés où Patin invite chaleureusement ses lecteurs à la consommation de tel ou tel fruit. Les qualités de celui-ci sont alors fort louées par l'auteur, mais toute digression à fonction laudative sert au fond de prétexte pour attaquer les ennemis de la médecine universitaire – les charlatans et leurs usages. C'est ainsi, par exemple, que nous apprenons que, de tous les fruits qu'on exporte de Provence, le médecin privilégie le citron qui est meilleur que "tous les remedes cardiaques des boutiques de ce temps, qui n'en ont le plus souvent que le nom, et ausquels on fait passer la mer, pour nous les vendre plus chers" (*GP*, p. 21). Le citron, continue Patin, paraît donc très efficace "en toute sorte de maladies malignes et fièvres pourries, simples ou non, et en la peste mesme" (*GP*, p. 21). Nous pouvons ainsi, conclut raisonnablement le médecin, "tirer plus de secours et de soulagement de demie douzaine de bons citrons que de tous les Bezoard de Levant qu'on nous apporte icy". Ce dernier médicament, s'irrite l'auteur, n'est donc "qu'une pierre contrefaite par les Juifs de Constantinople et ailleurs, et du tout inutile à la guerison des maladies ; indigne mesme d'estre mise au rang des remedes" (*GP*, p. 21). Afin de renforcer son argument professionnel et de souligner le caractère néfaste du bézoard, synonyme des pratiques charlatanesques, Patin cite un autre médecin, Philibert Guybert, qui, dans son traité *Du Bezoard* (24), avait déjà bien expliqué l'inutilité de ce médicament "qu'un tas de Charlatans et Empiriques ignorans vantent icy tant contre les poisons" (*GP*, p. 21). C'est toutefois pour la fin que Patin laisse l'argument le plus fort, ayant trait à l'éthique même. Tout le monde, écrit-il, devrait être conscient que le bézoard reste un médicament à l'efficacité fort douteuse. Or, quelques-uns qui en louent les qualités pensent à leur propre richesse au risque de faire souffrir leurs patients : "ces drogues ne sont bonnes qu'à enrichir ceux qui les vendent, et à eschauffer ou brusler les entrailles des pauvres malades qui s'en laissent abuser" (*GP*, p. 21).

En lisant le régime, nous voyons que Patin entend faire comprendre à son lecteur que les adeptes de la médecine populaire sont rétifs aux enseignements des savants et que leurs méthodes peuvent nuire à la santé des malades. Prenons l'exemple des lentilles. La présentation des qualités alimentaires de ces graines donne à l'auteur l'occasion de faire tout un cours universitaire à ce sujet et, avant tout, de stigmatiser les pratiques quotidiennes des "charlatans" qui portent atteinte au savoir sanctionné par la tradition, à celui de Galien compris (25). "Les lentilles ne se cuisent que malaysément, nuisent à l'estomach, à la teste, aux nerfs et aux poudrons ; engendrent un suc grossier et melancholique, resserrent le ventre, et ne nourrissent gueres. C'est un abus que les femmes et les Charlatans veulent aujourd'huy faire accroire de ce legume, disans que la decoction des lentilles est bonne à faire sortir et pousser dehors la petite verolle des enfans ; ce qui est une pure bourde, de l'invention des Arabes, qui en ont remede, non pas mesme dans les eaux qu'ils appellent cordiales, ny dans leur bezoard, ny leur corne de licorne, qui ne sont que brides à veaux, et amusettes de folles gens ; bien moins encore dans les lentilles, qui au lieu d'ouvrir et donner de l'air à un corps plein de fièvre et de matiere pourrie, comme il est en la petite verolle, opilent et resserrent tous les pores et conduits, par lesquels se pourroit faire quelque exhalaison et disparition de la pourriture contenuë dans le corps" (*GP*, p. 28-29).

Mais, pour parachever la persuasion, la théorie universitaire et les connaissances livresques sur les lentilles ne suffisent pas. Dans son argumentation, Patin fait souvent appel à "l'expérience" (26), à la "raison" et à la "vérité", trois notions qui caractérisent le vrai médecin universitaire à *contrario* d'un charlatan sans formation quelconque. Le

manque d'expérience et de savoir, deux défauts majeurs des ignorants, deviennent alors les principaux arguments qu'il utilise dans sa lutte contre tout ennemi de la médecine "docte" et "rationnelle". Si l'on désire guérir la petite vérole chez les enfants, il ne faut pas leur servir des lentilles en croyant à leurs qualités pseudo-sudorifiques, mais, dit Patin, il convient plutôt de leur administrer la saignée, "faite en temps et lieu, principalement de bonne heure, et autant que rien ne paroisse sur la peau" (GP, p. 32). Elle doit évidemment être contrôlée, poursuit-il, par un "prudent et judicieux Medecin qui ordonnera ce divin remede" (GP, p. 32) après avoir vérifié l'état général de l'enfant malade. La médication doit ainsi obéir à des règles précises (heure, nombre, saison) et ne pas se dérouler, ironise Patin, "à l'appetit d'un tas de femmelettes, ou de Charlatans et ignorants Empiriques, qui descriptent ce salutaire remede pour mettre en avant leur forfanterie bezoardique, puisée de la barbarie des Arabes, appuyée sur des experiences borgnes, sans aucun effect apparent, et qui n'a jamais reussi qu'à la confusion de ceux qui la suivent" (GP, p. 32). Bref, toutes ces pratiques privées de raison et de méthode s'opposent manifestement au savoir et aux expériences du vrai médecin. Ce qui est aussi intéressant dans cet exposé de Patin, c'est le fait qu'il y insère des citations en latin (*quo tempore omnia sunt adhuc cruda*, GP, p. 33 [ce temps-là où tout reste encore en état de crudité], et *cum in principio morbi nihil possit esse criticum*, GP, p. 33 [au commencement de la maladie rien ne peut être en état de crise] (27). Signe de supériorité sur les guérisseurs incultes qui ne pourront les comprendre, ces citations permettent en même temps de faire valoir l'auteur lui-même, capable de manier le latin, langue d'élite et symbole de sa profession. Patin finit son discours sur les lentilles et la vérole par un constat qui promeut le savoir-faire des chirurgiens. La vérole, dit-il, "obeît mieux et se laisse plustost vaincre à la lancette d'un bon Chirurgien, employée en temps et lieu, qu'à toute la forfanterie des Charlatans et leurs drogues sophistiquées, lesquelles on nous veut persuader venir de bien loing, afin de les faire venir davantage, et les vendre plus chers" (GP, p. 35).

Le patient

À travers les commentaires de Patin qui visent la médecine populaire et ses adeptes, se dessine aussi l'image du patient du XVII^e siècle. Or, celle-ci n'est pas flatteuse. Le patient dans le régime est d'abord crédule. En cas de maladie, il est prêt à faire confiance à n'importe qui, sans s'interroger sur la capacité de celui à qui il fait appel. C'est pourquoi le médecin admoneste les gens et parfois on sent que la tonalité traduit la perplexité de notre médecin : "il n'y a remede aucun en la nature qui puisse casser les pierres des reins ou de la vessie ; et [...] quiconque se vante d'avoir quelque remede ou seroit pour cela, est un Charlatan et affronteur. C'est une folie de croire qu'il y en ait : ce seroit temps perdu d'alleguer icy toutes les causes qui monstrent qu'il ne peut y en avoir, quoy qu'en disent tous les Paracelsistes, et autres Charlatans affamez, desquels les pretenduës raisons ne sont que reveries controuvées, pour abuser de la credulité des pauvres, qui s'y laissent piper (GP, p. 54-55)". Cette naïveté paraît d'ailleurs omniprésente et concerne même les personnes cultivées qui se laissent charmer par les services des prétendus spécialistes de l'art d'Esculape dont l'activité reste sans punition. Et Patin de se lamenter : "D'icy appert que ce n'est point chose nouvelle, de voir aujourd'huy tant de coureurs et de Charlatans, puis qu'il en avoit dés le temps d'Hippocrate : mais bien chose pitoyable que l'on n'en face aucune punition, pour tant de malheurs qu'ils causent tous les jours : et chose bien estrange, qu'il se trouve mesme quelques honnestes gens, sçavans en beaucoup de bonnes choses, et fort entendus en l'administration des affaires publiques, qui se monstrent moins equitables envers eux mesmes et le public, pour le fait de la Medecine, en ce

qu'ils preferent à de bons Medecins bien experimentez et approuvez en leur art, et qui ont bien merité de la Republique, un tas de soufleurs, empiriques et saltimbanques, *quos irata genuit Natura*, gens sans lettres, sans adveu, sans raison et sans methode, qui tant plus qu'ils sont impudens en leurs promesses, tant plus aysément sont creus estre grands personnages. Tel ne voudroit point leur avoir presté cinq sols apres sa vie, qui vaut mieux que toutes les fortunes du monde (GP, p. 59).

Que peut donc faire un auteur de régime de santé face à une telle situation ? Bien sûr, il peut toujours discréditer l'adversaire en utilisant des arguments toujours efficaces, telles l'injure et l'insulte ; mais est-ce une manière vraiment suffisante pour "refuter l'effronterie des coureurs et pipeurs d'aujourd'huy" ? (GP, p. 57). Partisan de la doctrine universitaire, Patin s'aperçoit à juste titre qu'il vaut mieux instruire son patient, car, après, ce sera lui le meilleur défenseur de sa santé. À l'instar de Laurent Joubert dans ses *Erreurs populaires* (28), il enseigne et explique, en se référant toujours à l'"expérience" et à la "vérité". S'opposant aux informations sur la thériaque (29) qui a perdu ses vertus tant prisées au temps de Galien, ou à celles sur les superstitions liées aux propriétés fabuleuses du sang, celui de l'homme et celui de l'animal (30), Patin œuvre pour démystifier les "pures bourdes", les "choses fabuleuses et controuvées", bref, toute "fausseté et narration fabuleuse" qui vient soit des "fausses et borgnes experiences des Charlatans" (GP, p. 49), soit de "cét effronté imposteur, et insigne magicien Paracelse" (GP, p. 60). Enfin, ce qui irrite particulièrement Patin, médecin universitaire, c'est que les charlatans prétendent être détenteurs d'un savoir qu'ils ont dérobé à la médecine savante et qui cause souvent la mort des patients. Tout leur art n'est qu'apparence, car privé de bases solides. C'est pourquoi Patin rappelle, enseigne, et exige même de ses lecteurs d'avoir toujours recours "à quelque prudent et avisé Medecin, qui reconnoisse discrettement la cause de leur maladie, et leur ordonne remede à propos : sans s'amuser au dire d'un tas de femmelettes ou de Charlatans, qui n'ont qu'un remede particulier contre diverses causes, duquel ils se servent mal-heureusement, aux despens des pauvres malades, comme d'une selle à tous chevaux" (GP, p. 121- 122).

Le régime de santé de Patin ne semble pas être un simple livre où le lecteur apprendra les qualités diététiques de la carotte ou celles du chou cultivé dans notre potager. C'est un ouvrage à multiples facettes qui incorpore des remarques personnelles ayant avant tout pour but de louer la médecine "dogmatique et rationnelle" et de conserver la position prestigieuse du médecin "par raison ou par expérience". Ce régime constitue aussi pour Patin un moyen de régler ses comptes avec des intrus, charlatans et paracelsistes, qui mettent en question l'autorité de la médecine traditionnelle. Cependant, Patin ne lutte pas contre ses adversaires, comme par exemple André du Breil qui brandissait contre les siens l'épée de l'invective, ni comme Claude Dariot qui favorisait dans ses écrits une démonstration équilibrée et systématique de la doctrine de Paracelse (31). Patin défend la médecine officielle et la tradition de l'enseignement universitaire en préférant instruire ses lecteurs et surtout leur expliquer les pratiques qui éveillent sa méfiance. Son opuscule témoigne ainsi d'un moment de passage dans la tradition où le régime en tant que genre médical devient un lieu privilégié pour élaborer une nouvelle forme de médecine pratique qui sera basée sur l'observation et l'expérience propre du médecin.

NOTES

- (1) PATIN G. - *Le Traité de la conservation de santé par un bon régime et légitime usage des choses requises pour bien et sainement vivre*, Paris, Jean Jost, 1632. Plus loin dans le texte nous utiliserons l'abréviation *GP*. Remarquons à l'occasion que le contenu de ce traité a été incorporé dans le livre de P. Guybert, *Médecin Charitable* en tant que chapitre proposant les connaissances sur la conservation de santé. Sur ce sujet voir Ph. Albou, "Histoire des "Œuvres charitables" de Philibert Guybert, *Histoire des sciences médicales*, XXXII, 1, 1998, 11-26.
- (2) SOTRES P. G. - "Les Régimes de santé", in *Histoire de la pensée médicale en Occident*, t. 1, *Antiquité et Moyen-Âge*, sous la dir. de M. D. GRMEK, Paris, Éditions du Seuil, 1995, 257-281.
- (3) Sur la notion de diète voir M. NICLOUD, *Les Régimes de santé au Moyen Âge. Naissance et diffusion d'une écriture médicale (XIIIème-XIVème siècle)*, Rome, École Française de Rome, 2007, p. 2-7.
- (4) *GP*, p. 10, 19, 53-54, 57, 80, 87, 96, 104, 106, 116, 118.
- (5) *Anecdotes philosophiques et théologiques de l'Antiquité aux Lumières*. Études réunies par F. LECERCLE et G. NAVAUD, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 16-18.
- (6) *Commentaires de M. P. André Matthiolus, médecin senois sur les six livres de Pedancius Dioscoride Anazarbeen de la matière medecinale*, plusieurs éditions : (Lyon, veuve Gabriel Cotier, 1572) ; (Lyon, Pierre Rigaud, 1605, 1610, 1627).
- (7) J. DALECHAMPS, *Histoire générale des plantes*, Lyon, chez les héritiers de Guillaume Rouillé, 1615.
- (8) *GP*, p. 27. Voir VIRGILE, *Géorgiques*, texte établi et traduit par E. de SAINT-DENIS, Paris, Les Belles Lettres, 1956, p. 24 : "La Médie produit les sucres acides et la saveur persistante du citron, qui est d'une efficacité sans pareille, quand de cruelles marâtres ont empoisonné un breuvage, mêlant ensemble les herbes et les formules maléfiques ; c'est un remède qui chasse du corps les noirs poisons".
- (9) *GP*, p. 81. Voir MARTIAL, *Épigrammes*, t. I (livres I-VII), texte établi et traduit par H. J. IZAAC, Paris, Les Belles Lettres, 1969, p. 172 : "À force de boire du poison, Mithridate y gagna d'être immunisé contre les toxiques les plus dangereux. Et toi de même, en étant toujours si mal, tu as pris tes précautions, pour être à jamais, Cinna, immunisé contre la faim".
- (10) *GP*, p. 36. Voir JUVÉNAL, Juvénal, *Satires*, texte établi et traduit par P. de LABRIOLLE et F. VILLENEUVE, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 53 : "Aux amis de bas étage, on sert des champignons suspects ; au maître, un bolet comme en mangeait Claude avant celui que lui apprêta sa femme et après lequel onques ne mangea plus rien".
- (11) "L'usage de l'eau est permis à tout le monde", la fameuse réplique de Latone aux paysans de Lycie qui lui défendaient de puiser dans les eaux fraîches. OVIDE, *Les Métamorphoses*, t. II (livres VI-X), texte établi et traduit par G. LAFAYE, Paris, Les Belles Lettres, 1965, p. 14.
- (12) "[Tu vois comme l'inaction détruit un corps oisif], ainsi que se corrompt une eau sans mouvement", OVIDE, *Pontiques*, 1, 5 : 6, p. 20. Cf. JAQUELOT P. - *L'Art de vivre longuement, sous le nom de Médée*, Lyon, Louis Teste-Fort, 1630, p. 138.
- (13) DU CHESNE J. - *Pourtraict de la santé où est au vif représentée la Reigle universelle et particuliere, de bien sainement et longuement vivre*, Paris, Claude Morel, 1606. Sur ce médecin voir DU CHESNE J. - *La Morocosmie*. Édition introduite et annotée par L. GIBERT, Genève, Droz, 2009, 7-38.
- (14) FRAMBOISIÈRE N. A. de la - *Gouvernement nécessaire à chacun pour vivre longuement en santé avec le gouvernement requis en l'usage des eaux Minerales, tant pour la preservation, que pour la guarison des maladies rebelles* (Paris, Charles Chastellain, 1608). Sur ce médecin voir CÉARD J. - "La diététique dans la médecine de la Renaissance", dans MARGOLIN J.-C., SAUZET R. - *Pratiques et discours alimentaires de la Renaissance : actes du colloque de Tours de mars 1979*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1982, p. 21-36 ; S. BAMFORTH, "Médecine et philosophie dans l'œuvre de La Framboisière", dans *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*, Genève, Droz, 2008, 177-202.
- (15) JAQUELOT P. - *op. cit.*

- (16) *Correspondance française de Guy Patin*, éditée par L. CAPRON. – Paris : Bibliothèque inter-universitaire de santé, 2015. – Annexe. La bibliothèque de Guy Patin et sa dispersion. Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/patin/?do=pg&let=8012> (Consulté le 23.10.2016).
- (17) *Les Commentaires de M. P. André Matthiolus, médecin senois sur les six livres de Pedancius Dioscoride Anazarbeen de la matière medecinale*, Lyon, Pierre Rigaud, 1605.
- (18) *Historia generalis plantarum*. Lyon, chez Guil. Roville, 1586 ; *Histoire générale des Plantes contenant VIII livres également departis en deux tomes : Sortie latine de la Bibliothèque de Me Jacques Dalechamps puis faite par Françoise par Me Jean des Moulins*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1625.
- (19) Il s'agit de la *Schola Salernitana hoc est de ualetudnine tuanda opus [...] adiectae sunt animaduertiones nouae et copiosae Reneai Moreau, Doctoris Medici Parisiensis*, Parisiis, sumptibus Thomae Blasii, 1625.
- (20) RENOU J. de - *Les Œuvres pharmaceutiques*, Lyon, Antoine Chard, 1626, p. 30.
- (21) *Ibid*, p. 29-31.
- (22) Voir *Nicolas Dortoman et Balaruc. La médecine thermale à la Renaissance*. Études réunies par J. MEYERS et B. PÉREZ-JEAN, Éditions Guilhem, 2015.
- (23) *GP*, p. 15-16.
- (24) GUYBERT P. - *op.cit.*, p. 276-335.
- (25) GALIEN - *De alimentorum facultatibus* I 18 = K. VI 525-529 (WILKINS J. - *Galien, tome V, Sur les facultés des aliments*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 61-65). Rappelons que le thème des lentilles a aussi paru dans la lettre adressée à Claude II Belin. Voir *Correspondance française de Guy Patin*, éditée par Loïc Capron. – Paris : Bibliothèque interuniversitaire de santé, 2015. – Lettre de Claude II Belin à Guy Patin, le 12 août 1643 Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/patin/?do=pg&let=0090> (Consulté le 23.10.2016).
- (26) KOZŁUK M. - “ ‘De Sectis’ : au delà des ‘sectes’ de l’Antiquité”, *Collectanea Philologica* IX, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego WUŁ, 2006, p. 221-233.
- (27) Cf. aussi *GP*, p. 53-54 ; p. 55 ; p. 62.
- (28) JOUBERT L. - *Erreurs populaires*, Bordeaux, Simon Millanges, 1578.
- (29) *GP*, p. 21-23 : “Ce que l’expérience demonstre à un chacun estre tres-veritable tous les jours, veu qu’il ne se trouve personne (si ce n’est quelqu’un de ceux qui ont interest dans le debit de telles drogues) qui assure et afferme avoir jamais receu aucun soulagement de l’usage de ces compositions que l’on nomme theriaque ou mithridat, en aucune maladie epidemique ou pestilente, ou autre, quelconque soit ; mais plustost qui ne se soit senty grandement eschauffé, avec alteration, douleur de teste, et autres fascheux symptomes, que le boüillant temperament, la mauuaise preparation et composition de ces deux opiates, cause à ceux qui en prennent ; veu qu’aujourd’huy non seulement à Paris, Lyons, Mont-pellier, ou autres lieux de la France, mais aussi en Allemagne et en Italie, voire mesme diray-je hardiment par toute la Chrestienté, plusieurs choses empeschent que la theriaque qui se fait maintenant, n’ait les mesmes forces que celle de laquelle Galien a tant prisé les vertus ; tant pour plusieurs simples qui doivent entrer en la Theriaque, lesquels nous sont incognus tout à fait, ou que nous n’avons nullement ; que pour la negligence, l’ignorance et l’avarice de toute sorte de gens qui se meslent aujourd’huy de la faire”.
- (30) *GP*, p. 50-52. Par exemple les opinions comme celles que “le sang d’un chat-huant soit bon contre la courte haleine, si on le boit : que celuy du chauve-souris empesche de croistre les mamelles des filles, et le poil de revenir au lieu où il aura esté appliqué. Aussi est faux ce qu’on dit du sang d’agneau, à guerir de l’épilepsie, et de celuy des grenouilles vertes à empescher de renaistre le poil des paupieres : celuy de tourterelle ou de pigeon aux fractures du crane, celuy de coq ou de poule, à retraindre le sang qui découle des membranes du cerveau ; et celuy de crocodile terrestre à esclaircir la veüe”.
- (31) M. KOZŁUK, “L’art de la controverse dans l’épître dédicatoire médicale au XVIème siècle”, in “Conflits et polémiques dans l’épistolaire”, sous la dir. É. GAVOILLE et F. GUILLAUMONT, Collection “Perspectives littéraires”, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 2015, 409-423.

RÉSUMÉ

Le Traité de la conservation de santé s'inscrit sans aucun doute dans la grande lignée des regimina sanitatis, genre médical connu et apprécié depuis l'Antiquité. Patin y adopte fidèlement le schéma fixé par le patrimoine médiéval qui basait sur les "six choses non-naturelles". Cependant, au cours de la lecture, nous remarquons que la structure du traité n'est pas bien proportionnée et que, à différents endroits du texte, l'auteur se laisse facilement entraîner par toutes sortes de digressions qui visent à louer la médecine "docte et rationnelle" et de conserver la position prestigieuse du médecin "par raison ou par expérience". L'article montre ainsi quels sujets de controverse animent la veine polémique de Patin au point de lui faire suspendre ci et là son discours médical.

SUMMARY

The dissertation of Guy Patin titled Traité de la conservation de santé, fits into the tradition of regimina sanitatis, a genre known and appreciated since antiquity. The doctor follows the pattern fixed by the medieval tradition, based on the Six Non-Natural Things. Meanwhile, during the reading, we note that the structure of the dissertation is not proportional, and that in various places in the text, Patin uses a whole string of comments, which are praising the "dogmatic and rational" medicine and preserve prestigious role of doctor, who is guided by his mind and experience. The article shows what controversial topics of the seventeenth century moved Patin to the extent that he interrupted his medical discourse.